Avant-propos

Les Malgré-nous, c'est la tragédie de 120 000 Alsaciens et Mosellans enrôlés de force dans la Wehrmacht et pour la plupart partis combattre sur le front de l'Est. 40 000 d'entre eux disparaîtront sur les champs de bataille, ou dans les sinistres camps soviétiques. 30 000 blessés resteront marqués à jamais dans leur chair et leur âme.

J'étais en quête d'une nouvelle histoire à écrire, mais je ne savais pas encore quel en serait le thème. Puis, je ne sais vraiment pas pourquoi, le « hasard » sans doute, j'ai consulté un site Internet consacré aux Malgré-nous. Un ouvrage téléchargeable a attiré mon attention. D'abord par le dessin original de la couverture, puis par son titre : *Mille jours d'une vie*. L'auteur s'appelait Jean Bienvenot. J'ai lu son récit de Malgré-nous, un récit bouleversant par sa force et son authenticité. Après avoir lu le dernier paragraphe et refermé le document, j'ai eu le même sentiment de nostalgie que l'on peut ressentir lorsqu'on doit dire au revoir à un ami qui nous est cher.

À la dernière page, il y avait une adresse et un numéro de téléphone. J'ai longtemps hésité avant d'appeler. Je souhaitais dire à la famille combien ce témoignage m'avait touché. Finalement, j'ai pris mon courage à deux mains, ainsi que mon

© Farel – Tous droits réservés – XL6.com

téléphone… et j'ai appelé. C'est Jean Bienvenot en personne qui a décroché. Inutile de vous dire comme j'étais impressionné !

Je regrette d'avoir mis si longtemps pour écrire ce livre qu'il n'aura pas eu le temps de découvrir. Mais dans cette histoire, j'ai tenu à y transmettre toute ma sympathie pour ce monsieur, si simple, si affable et qui restera toujours dans mes pensées.

© Farel – Tous droits réservés – XL6.com



1

Il y a du monde au petit cimetière accolé à l'église. La plupart des gens sont du village. Il y a aussi des membres du temple protestant de Schirmeck et même quelques anciens résistants, reconnaissables à leurs médailles épinglées au revers de leur manteau. Le temps est glacial. Le thermomètre affichait moins dix-huit degrés au lever du jour. Nous sommes réunis autour d'une tombe couverte de chrysanthèmes jaunes et blancs. L'épitaphe apposée sur la croix en bois provisoire est laconique : *Geneviève Goetz. 20 juillet 1885 – 9 janvier 1955.* Moi, je l'appelais Mamie.

Elle nous a quittés d'un coup. C'est moi qui l'ai trouvée au petit matin en me levant pour aller à l'école. Elle était dans la cuisine, assise à table et le buste affaissé sur la toile cirée, comme si elle s'était endormie. Le café noir fumait encore dans son bol. *Crise cardiaque foudroyante*, diagnostiqua le médecin.

Il y a seulement quelques jours de ça, nous avions préparé ensemble des biscuits à la cannelle pour le réveillon de Noël. Mamie disait : *Un Noël sans Zimtsternes, n'est pas un vrai Noël.* Comme à son habitude, Mamie était assise sur son tabouret, près de la cuisinière à bois. Elle m'avait regardé découper la pâte d'amandes avec l'emporte-pièce en forme d'étoile. Après que j'ai eu déposé les dernières étoiles dans le plat en métal,

© Farel – Tous droits réservés – XL6.com

elle avait placé une bûche dans le foyer de la cuisinière et glissé le plat dans le four.

L'idée que ce temps de bonheur est révolu à tout jamais me fait hoqueter de chagrin. Maman passe ses bras par-dessus mes épaules et m'embrasse sur mon bonnet de laine. Oncle Albert, son frère, est à côté de nous, droit comme un i. Oncle Albert est aussi le maire du village. Il toussote pour s'éclaircir la voix :

— Pierre-Louis tient à jouer un petit morceau de musique en hommage à sa grand-mère.

Monsieur Jacques, notre voisin, s'avance en claudiquant. Il m'apprend à jouer du violon. En échange, je fais ses travaux du jardin qu'il ne peut plus effectuer à cause de son bras et sa jambe gauche à demi paralysés. Il me tend le violon avec un battement de paupières en signe d'encouragement. L'archet tremble entre mes doigts, mais ce n'est pas à cause du froid. J'entame la mélodie du chant préféré de Mamie : *À Toi la Gloire*.

Les gens du temple entonnent le refrain. De la buée sort de leur bouche. Moi, je veux que du Paradis, le seul endroit où elle méritait d'aller, Mamie puisse entendre ma musique. Alors, je joue le plus fort possible. Maman me dévisage avec étonnement. C'est vrai qu'avec son travail de couturière à Strasbourg, elle n'a pas souvent l'occasion de m'entendre jouer. Elle part avec le train de six heures trente, pour ne rentrer qu'avec celui de vingt heures.

Le chant a beau être terminé, je rejoue le refrain une dernière fois, rien que pour Mamie. *À toi la victoire pour l'éternité…* On n'entend plus que le son du violon. Monsieur Bossert, le pasteur, me fait signe d'arrêter en faisant du bout des doigts un bravo silencieux.

© Farel – Tous droits réservés – XL6.com

Maman réajuste mon bonnet. Ses yeux bleu azur, qu'elle tient de Mamie, sont brillants d'admiration.

— Quand Papa reviendra, il sera fier de toi.

C'est l'une de ses phrases favorites. Tante Jeanne, qui l'a entendue, lève les yeux au ciel. Un autre jour, elle lui aurait sûrement lancé un : *Sois réaliste, Rose ! Ça fait quatorze ans que ton Étienne a disparu. S'il devait revenir, ça serait déjà fait.*

La cérémonie est finie. Les gens s'en vont. Au passage, certains nous serrent la main, d'autres nous embrassent, parfois avec effusion. Nous suivons Oncle Albert jusqu'à la salle des fêtes de la mairie. Nous nous retrouvons à une vingtaine à prendre place autour des tables assemblées en U. Certains sont des amis, comme Victor, le garde-pêche et Jeanine, la secrétaire de mairie. Il y a aussi des personnes que je ne connais pas. Côté famille, il n'y a pas grand monde : Tante Jeanne, la femme d'Oncle Albert, ainsi que mon cousin François et sa sœur Toinette. Du côté de Papa, c'est simple : il n'y a personne. Lui, il a été emprisonné au camp de Schirmeck en 1941, peu après son mariage avec Maman. Six mois plus tard, il a été transféré dans d'autres camps, mais on ne sait pas lesquels. Il n'est toujours pas revenu. Ses parents et ses deux sœurs ont été tués au beau milieu de la nuit, lors du dernier bombardement allié en septembre 1944. Papa avait aussi un frère : Armand. Il a été enrôlé de force dans l'armée allemande en janvier 1943 et depuis, on n'a plus jamais entendu parler de lui.

Je m'assois entre François et Toinette. François va avoir dix-sept ans et passe souvent pour mon grand frère. Nous sommes aussi blonds l'un que l'autre et avons les mêmes yeux bleus. Avec ses cheveux bruns maintenus en arrière par un bandeau et ses yeux noisette, Toinette ressemble à sa mère. Elle n'a que treize ans, mais elle essaye de parler comme une adulte avec

© Farel – Tous droits réservés – XL6.com

des phrases compliquées. Je me demande parfois si elle comprend tout ce qu'elle dit.

Une grande marmite fumante aux odeurs prometteuses est apportée. C'est Tante Jeanne qui a préparé la collation. Une soupe au lard. Elle est la bienvenue. Le pauvre Nestor, le cochon qu'élevait Mamie, ne lui aura pas survécu très longtemps.

François et moi, nous tendons nos bols d'un même élan. Toinette brandit le sien au-dessus des nôtres.

— Les garçons bien élevés laissent la place aux jeunes filles.

— Peut-être, mais toi, tu n'es pas encore une jeune fille, juste une gamine, riposte François.

Mon sourire amusé n'échappe pas à Tante Jeanne qui me toise de son regard sévère.

— Tu trouves ça drôle, toi ? Quand on est galant, on laisse passer les demoiselles. Alors, ouste, Messieurs ! Vous attendrez que les autres soient servis.

Toinette se laisse servir en nous décochant un sourire faussement angélique. Nous regardons les marmites se vider, en nous demandant avec anxiété s'il nous restera quelque chose. Mais Tante Jeanne a été prévoyante. Nos bols sont remplis de légumes et d'un beau morceau de jarret du pauvre Nestor.

Pendant le repas, les discussions tournent autour de Mamie. J'apprends des détails de sa vie que je n'imaginais même pas : pendant la guerre, ma grand-mère avait été une faussaire accomplie au service de la résistance alsacienne. Maîtrisant parfaitement la langue de Goethe, elle s'était fait embaucher comme secrétaire par les nazis. Dès que l'occasion se présentait, elle rédigeait discrètement des faux documents avec leurs machines à écrire et, pour les tampons officiels, rien de plus facile : elle utilisait ceux des Allemands. Grâce à elle, bon nombre de jeunes des environs ont ainsi évité d'être enrô-

© Farel – Tous droits réservés – XL6.com

lés de force dans la Wehrmacht et d'aller se battre sur le front de l'Est.

— Pourquoi elle n'en parlait jamais ? s'étonne Toinette.

— Votre grand-mère était aussi discrète que modeste, répond Oncle Albert. Elle ne se considérait pas comme une héroïne.

— Mais alors, elle aurait pu faire libérer Papa ? m'exclamais-je.

Tout le monde se tait et me dévisage avec des mines gênées ou étonnées. Victor, qui a presque vidé une bouteille de vin blanc à lui tout seul, se met à rire bruyamment. Sa femme lui donne une tape sur l'épaule pour le calmer. Tante Jeanne se lève dans un bruit de chaise traînée.

— Bon ! On va arrêter de parler de la guerre, ça nous met tous mal à l'aise. N'est-ce pas, Rose ?

— Tu as raison, souffle Maman avec un sourire forcé.

Tante Jeanne a le chic pour casser l'ambiance. Elle râle tout le temps et ne sait jamais voir les bons côtés de la vie. Elle débarrasse les bols et les verres de vin, même ceux qui ne sont pas vides. Du coup, les gens comprennent le message et se lèvent pour partir. Oncle Albert les raccompagne à la porte et revient l'air penaud. Il ne reste plus que nous dans la salle. Tante Jeanne lui sert une tasse de café. Il toussote pour s'éclaircir la voix.

— Je sais que le moment est mal choisi, Rose. Mais maintenant que la mère n'est plus là pour s'occuper de Pélo, que comptes-tu faire de lui ?

— Un gamin de quatorze ans ne peut pas rester seul, sans surveillance, ajoute Tante Jeanne.

Je ramène mes mains sous le menton pour mieux écouter. Maman passe ses doigts fins dans mes cheveux. Son regard bleu se veut rassurant.

© Farel – Tous droits réservés – XL6.com

— Nous trouverons une solution. N'est-ce pas, mon grand ? Le Seigneur est bon.

Le Seigneur est bon. Sa seconde phrase préférée. Tante Jeanne pince ses lèvres en signe de réprobation.

— Et si Pélo restait chez nous ? hasarde François.

— Toi, va donc aider ta sœur à la vaisselle ! s'énerve-t-elle en lui jetant son torchon au visage. Ça t'évitera de dire des âneries.

François quitte la table sans un mot, les lèvres aussi pincées que celles de sa mère. J'aime beaucoup mon cousin, mais je n'ai aucune envie de vivre chez eux. Tante Jeanne est bien trop stricte.

— La meilleure solution, reprend Oncle Albert, ce serait d'abandonner ton travail à Strasbourg et de travailler au village.

— Mais pour y faire quoi ?

— Le lait, c'est l'avenir. Je vais acheter des vaches. Beaucoup de vaches. Une cinquantaine…

— Cinquante vaches ? s'exclame Maman. Ça coûte cher des vaches. Où comptes-tu trouver l'argent ?

— Justement, j'allais y venir.

Oncle Albert vide sa tasse à petits traits et la pose avec un léger tremblement dans les doigts. Contrairement à son habitude, il n'ose pas regarder Maman en face. Tante Jeanne fait glisser les tasses vides jusqu'à moi.

— Pélo ? Si toi aussi tu allais rejoindre tes cousins à la vaisselle ?

Maman me fait signe d'y aller. Je sens que ce qui va se dire est très important. Ça ne se fait pas d'écouter les conversations d'adultes, mais la curiosité est trop forte. Je reste dans le couloir de la cuisine. Oncle Albert toussote encore pour s'éclaircir la voix :

© Farel – Tous droits réservés – XL6.com

— Tu connais le fils Berger, celui qui est garagiste. Il a déjà trois gamins et sa femme est de nouveau enceinte. Leur appartement est devenu trop petit. Il est prêt à racheter la maison.

— Tu… tu veux qu'on vende la maison de nos parents ? s'exclame Maman, sidérée.

Oncle Albert se racle encore la gorge.

— Tu auras la moitié de l'argent de la vente, ne t'en fais pas. C'est ta part d'héritage. Moi, si je veux acheter des vaches, je n'ai pas le choix.

— Tu ne penses pas que c'est un peu tôt pour parler de ces choses-là ?

— Pourquoi attendre ? intervient Tante Jeanne. Faudra bien en parler un jour, alors autant le faire tout de suite.

Un silence, suivi du toussotement gêné d'Oncle Albert.

— Que dirais-tu de venir habiter à la ferme ? Vu qu'avec les vaches, nous manquerons de bras, tu pourrais nous aider.

— Moi ? M'occuper des vaches ?

— Nous vous laisserions la partie gauche de la ferme. Il y a trois pièces, les poêles fonctionnent bien. Ce serait suffisant pour vous deux.

— N'insiste pas, Albert ! Je préfère te payer ma part de la maison.

— Et où trouveras-tu l'argent ? rétorque Tante Jeanne d'un ton sec. Ce n'est pas avec ton petit salaire de couturière que tu espères faire un emprunt ?

— Quand Étienne reviendra, nous…

Le cri de colère strident de Tante Jeanne me fait rentrer la tête dans les épaules.

© Farel – Tous droits réservés – XL6.com